

# BULLETIN DES ARMÉES

## DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

*POUR L'UNION SACRÉE***Message du Président de la République****DISCOURS DE MM. ANTONIN DUBOST ET PAUL DESCHANEL**

Le message présidentiel a été lu jeudi à la Chambre des députés par M. René Viviani, président du conseil, et au Sénat par M. Aristide Briand, garde des sceaux :

Messieurs les sénateurs,  
Messieurs les députés,

Vous trouverez naturel qu'après une année de guerre, le Président de la République tienne à honneur de s'associer au Gouvernement et aux Chambres pour rendre un hommage d'admiration et de reconnaissance à la nation et à l'armée.

Lorsque, il y a douze mois, j'ai recommandé au pays cette union sacrée qui était et qui demeure une des conditions de la victoire, je ne doutais pas que mon appel ne fût immédiatement entendu.

Seuls, nos ennemis, qui ont toujours méconnu la France, pouvaient croire que nous offririons à leur brutale agression le concours de nos dissents.

A l'heure précise où ils annonçaient audacieusement que Paris était en proie à l'émeute, la capitale prenait cette physionomie grave et sereine, où se révélait la froide résolution des esprits. Des plus grandes villes aux plus petits villages, passait un grand courant de fraternité nationale, qui, dans la population comme dans le Parlement, emportait jusqu'au souvenir des querelles civiles. Ouvriers et patrons, paysans et bourgeois, le peuple tout entier faisait face à l'ennemi.

Depuis une année, cette volonté de concorde ne s'est pas démentie. Rien ne l'affaiblit.

Si l'Allemagne compte sur le temps pour nous diviser, elle se trompe aujourd'hui aussi grossièrement que l'an dernier. Le temps ne relâchera pas les liens de la famille française. Il les resserrera sans cesse davantage.

Parce qu'elle est unie, la France est grande et forte; parce qu'elle est unie, elle est confiante et calme.

Chaque jour, dans les moindres communes, la collaboration spontanée des vieillards, des femmes, des enfants, assure le cours régulier de la vie locale, prépare l'enseignement, la culture de la terre, l'enlèvement des moissons, contribue, par l'organisation du travail, à maintenir, dans l'âme populaire, la patience et la fermeté.

Chaque jour, des Français de tous partis et de toutes confessions apportent leur offrande au Trésor, et des mains qui gardent la noble trace du labeur quotidien déposent aux guichets des banques des pièces d'or péniblement épargnées.

Partout, le pays donne l'exemple sublime d'une même pensée et d'une même résolution. La généreuse émulation qui excite toutes les

activités françaises à s'employer dans la défense et que le Parlement a le patriotique souci d'encourager, fortifie elle-même l'union publique, puisqu'en s'exerçant sur l'objet le plus élevé qui puisse solliciter l'attention des citoyens, elle se dépouille aisément de toute arrière-pensée personnelle. Elle peut donc et elle doit favoriser, non seulement cette pleine harmonie des pouvoirs politiques sans laquelle tous les désordres seraient à redouter, mais la coopération nécessaire des bonnes volontés privées.

Des énergies individuelles qui savent se discipliner elles-mêmes, c'est, de tout temps, la grande force d'une nation. En temps de guerre, les énergies ne sont jamais trop nombreuses ni trop puissantes. Jamais, non plus, elles n'ont besoin, pour produire leur effet intégral, de mieux coordonner leur action.

La beauté du peuple s'est lumineusement reflétée dans l'armée.

L'armée, que la nation a formée de sa propre substance, a tout de suite compris la grandeur de son rôle. Elle sait qu'elle combat pour le salut de notre race, de nos traditions et de nos libertés. Elle sait qu'à la victoire de la France et de ses alliés sont soumis l'avenir de notre civilisation et le sort de l'humanité.

Dans le cœur des plus modestes de nos soldats et de nos marins a pénétré, sans effort, le sentiment très vif de ce grand devoir historique. Chacun d'eux s'absorbe entièrement dans la France maternelle et ceux qui tombent ne craignent pas de mourir, puisque, par leur mort, la France vit et vivra éternellement.

De ces officiers et de ces hommes, constamment exposés au danger, rayonnent sans cesse la confiance et l'espoir. Hier encore, des permissionnaires, qui avaient apporté à leurs foyers le réconfort de leur bonne humeur et de leur légitime fierté, revenaient au front plus ardents que jamais et plus résolus.

Dans l'égarement de son orgueil, l'Allemagne s'était représenté une France légère, impersonnelle, mobile, incapable de persévérance dans les desseins et de ténacité dans l'effort. Le peuple et l'armée continueront d'opposer à ce jugement calomnieux la réalité de leur force tranquille.

Ils ne se laisseront troubler, ni par les nouvelles mensongères qui cherchent à faire dans l'ombre le siège des âmes faibles, ni par les bruyantes protestations pacifiques des manifestes ennemis, ni par les paroles doucereuses et perfides que des agents suspects murmurent parfois aux oreilles des neutres.

Naïfs conseils de lâcheté, vaines tentatives de démolition. Personne, en France, ne s'en émeut.

La seule paix que puisse accepter la Répu-

blique est celle qui garantira la sécurité de l'Europe, qui nous permettra de respirer, de vivre et de travailler, qui reconstituera la patrie démembrée, qui réparera nos ruines et qui nous protégera avec efficacité contre tout retour offensif des ambitions germaniques.

Les générations actuelles sont comptables de la France vis-à-vis de la postérité. Elles ne laisseront pas profaner ou amoindrir le dépôt que nos ancêtres ont confié à leur garde passagère.

La France veut vaincre, elle vaincra !

**SÉNAT****Discours de M. Antonin Dubost, président.**

Messieurs,

Le 4 août 1914, le peuple français, sommé de faire à l'honneur de ses engagements, à la fidélité de ses souvenirs et à la gloire de son passé, a juré de ne pas trahir, de vaincre ou de mourir!

Un an après, son territoire violé mais son âme intacte et sa confiance entière, il renouvelé ce serment solennel. Les soldats, les travailleurs, la jeunesse précocement mûrie, les femmes et les vieillards, par la voix de leurs assemblées et de leur gouvernement populaire, jurent à nouveau de rester fermes jusqu'à la victoire ! Et nous, qui nous sommes unis dans le premier élan, nous ne nous désunirons pas dans le combat: toute division serait mortelle au pays envahi et combattant !

Dans l'horrible drame qui ensanglante le monde, ce grand spectacle lui sera donné, d'une démocratie épanouissant jusque-là avec confiance ses institutions et ses libertés, se resserrant soudain aux strictes disciplines de la guerre et sans rien altérer de ses organes vitaux de discussion, de contrôle et de responsabilité, faisant front à un empire militarisé à outrance, à une invasion longuement préparée et traîtreusement déchaînée !

D'autres anniversaires, des fastes définitifs et glorieux seront un jour célébrés ! Aujourd'hui, bannissons les paroles sans action et les imaginations inquiètes, écartons-les de nos tranchées, de nos maisons et de nos rues ! Écoutons seulement la voix des canons et l'appel des usines !

La précision des ordres, la fermeté de leur exécution, la vigilance de leur contrôle sont les seules choses que nous ayons à concerter. Que de leur côté les administrations se mobilisent totalement, qu'elles se mettent sur le pied de guerre, qu'elles renoncent aux lenteurs et aux complexités bureaucratiques !

Au travail, donc !

Assurons notre union sacrée comme on assure son armure durant le combat, ayons confiance dans nos alliés comme ils ont confiance en nous, et la victoire arrivera à son heure !

Messieurs, vivent à jamais la France et la République !

(Le Sénat a voté l'affichage de ce discours.)

**CHAMBRE DES DÉPUTÉS****Discours de M. Paul Deschanel, président.**

Un an a passé depuis le jour où l'ennemi, ayant même de nous avoir déclaré la guerre, a violé notre territoire; un an plein d'une gloire si pure, qu'elle éclaire à jamais toute l'histoire du genre humain; un an d'où la France, la

France de Jeanne d'Arc et de Valmy, sort, s'il se peut, encore plus grande.

Oui, un peuple surpris au milieu des travaux de la paix, peuple de héros et de saints, brise l'effort de la plus redoutable puissance militaire qui ait paru dans le monde et l'a forcée de se cacher sous terre. Et voici une guerre nouvelle, une guerre basse. Soit : brève ou longue, la France, domptant son génie et changeant ses méthodes, l'accepte; chacun de ses soldats, devant les fils de fer sanglants, rédit le mot de Jeanne : « Vous pouvez m'enchaîner, vous n'enchaînerez pas la fortune de la France », et, du fond de la tranchée fançaise, il touche le sommet de la grandeur humaine.

Dois-je, en un tel moment et devant un tel peuple, parler de ses mandataires ? Oui, pour montrer, d'ici même, l'unité inébranlable de la nation.

Après l'heure immortelle du 4 août 1914, où, saisie d'une émotion religieuse, cette Assemblée, image de la France, de la France éternelle, dans son fervent amour de la justice, dans son perpétuel et sublime élanc vers l'idéal, fit le serment sacré que nous venons renouveler aujourd'hui, quelle fut son attitude et quelle fut son œuvre ?

D'août à la fin de décembre, la Chambre n'a point siégé. De janvier à mai, elle a voté les projets indispensables à la défense nationale. Puis, vous avez voulu connaître l'emploi des crédits que vous aviez votés. Vous avez voulu savoir, par l'organe de vos commissions, ce qu'il y avait de canons, de fusils, de munitions, d'hommes inoccupés ou mal occupés, et quels soins étaient donnés à nos blessés et à nos malades. Un jour, je l'espère, les travaux de vos commissions seront publiés ; le pays verra s'ils ont été inutiles, et l'histoire impartiale dira les services que, dans cette crise, le Parlement a rendus à la France et à l'armée.

En attendant, restons calmes et fermes ; restons unis contre l'envahisseur, comme la nation elle-même. Ce peuple magnifique a prouvé son sang ; il ne nous faut, à nous, que du caractère. Jamais la mesure, jamais le sens des réalités ne furent plus nécessaires.

Il serait scélérate d'ôter par une parole, par un geste, la moindre parcelle de foi à ceux qui se battent avec un invincible courage. Et il serait criminel de perdre une seule minute pour porter au maximum la puissance de leurs armes et l'organisation industrielle de la guerre.

Ecarterons avec la même énergie les semeurs de paniques et les semeurs d'illusions. Soyons des semeurs de confiance, de confiance rassurante ; car l'issue du conflit ne dépendra pas seulement des forces matérielles, elle sera, en définitive, affaire de volonté et de constance.

Nous le jurons par nos martyrs et par nos morts, dont le sang criera contre nous si nous n'achevions pas leur ouvrage ; la France, sûre de ses alliés comme ils sont sûrs d'elle, épribe de leur vaillance, sourde aux insolentes menaces comme aux suggestions perfides, envisageant désormais la lutte dans toute son étendue et dans toute sa durée, et continuant d'y effrir sa grande âme, la France qui a la gloire suprême, après avoir proclamé les droits de l'homme, de défendre les droits des peuples, la France ne cédera pas. Une fois de plus elle chassera dans son aire le vautour qui la ronge. Il ne s'agit pas seulement de la vie, il s'agit de ce que toujours elle a préféré à la vie : l'honneur.

(La Chambre a voté l'affichage du discours de son président.)

## LA SITUATION FINANCIÈRE

Jeudi, au Sénat, M. Ribot, ministre des finances, a fait un bref exposé de la situation financière. Il a constaté d'abord que le recouvrement des contributions directes se fait d'une façon satisfaisante puisque les recouvrements à opérer, en dehors des départements envoisés, se montaient à 1,091 millions et qu'il a été encaissé 1,038 millions.

Le placement des bons et obligations de la Défense Nationale continue à se faire avec un très grand succès. Les bons en circulation représentent une valeur de 6,958 millions. En juillet, il a été émis pour 825 millions de bons et pour 322 millions d'obligations.

Le pays a donc apporté en un seul mois 1,148 millions, ce qui a permis de ne faire aucun emprunt à la Banque de France. Et le public se presse pour verser son or aux guichets de la Banque, sans qu'aucune pression ait été exercée à cet égard. Le ministre a ajouté :

Messieurs, le pays comprendra, et il comprend, sans que nous ayons besoin de le dire, qu'il sent qu'il a encore un grand effort à faire financièrement et militairement pour arriver à la fin de cette guerre, comme il veut y arriver, c'est-à-dire à la victoire.

Le pays a conscience de la situation ; il sent tous doivent payer de leur personne ou de leurs ressources, que nous sommes à une heure où personne n'a le droit de penser uniquement à soi et que le salut de chacun n'est que dans le salut commun. (Applaudissements.)

Voilà ce qu'il faut dire à ce pays ; il ne faut pas lui faire l'ijure de vouloir lui cacher les difficultés d'aujourd'hui et celles de demain. (Applaudissements.)

La tenue du pays est admirable et nous n'avons tous, Gouvernement, Sénat, Chambre des députés, qu'à nous inspirer de ses sentiments et à nous montrer dignes de lui. (Viens applaudissements sur tous les bancs.)

Après ce discours, le Sénat a voté les quatre contributions directes pour 1916.

## LE GÉNÉRAL SARRAIL aux Dardanelles

Le général Sarrail vient d'être nommé commandant en chef de l'armée d'Orient.

Il remplacera aux Dardanelles le général Gouraud qui est rentré en France après avoir été grièvement blessé.

## Faits de guerre DU 3 AU 6 AOUT

### Artois.

Dans les nuits du 4 au 5 et du 5 au 6 août, canonnades et combats à la grenade autour de Souchez. Devant Neuville-Saint-Vaast, une tentative d'attaque allemande a été facilement et rapidement enrayer.

### Aisne et Argonne.

Dans la vallée de l'Aisne, le 5 août, actions d'artillerie assez vives à Tracy-le-Val et autour de Vailly.

En Argonne, le 3 août, lutte très vive à coups de pétards et de grenades dans la partie occidentale de la forêt jusqu'à la région de Saint-Hubert. Dans la nuit du 3 au 4, les Allemands ont prononcé deux attaques : l'une entre la côte 213 et le rayon de la Fontaine-aux-Charmes, l'autre dans la région de Marie-Thérèse. Les assaillants ont été partout rejetés dans leurs tranchées par nos feux d'infanterie et d'artillerie.

Le 4 août, au Four-de-Paris et vers la Haie-Chevauchée, fusillade incessante de tranchée à tranchée. Dans la nuit du 5 au 6, la lutte à coups de bombes et de pétards, appuyée par des actions d'artillerie, a repris d'intensité, particulièrement autour de la côte 213, dans la région de la Fontaine-aux-Charmes et vers Saint-Hubert. A l'ouest de la côte 213, les Allemands ont essayé de déboucher de leurs tranchées, mais ils ont été aussitôt arrêtés par notre feu.

Devant Vauquois, les Allemands ont fait exploser le 3 août, deux mines qui n'ont causé aucun dégât dans nos tranchées.

### Hauts-de-Meuse.

Les 3, 4 et 5 août, violent bombardement en forêt d'Apremont. Dans les nuits du 4 au 5, et du 5 au 6, au Bois-Haut, plusieurs tentatives d'attaque allemandes ont été facilement repoussées à coups de grenades et par des feux d'infanterie.

### Lorraine et Vosges.

Dans la nuit du 5 au 6, les Allemands ont bombardé le village d'Emberménil et nos positions autour de Reillon.

Deux avions allemands ont jeté sur Fraize,

dans la vallée de la Meurthe, une dizaine de bombes qui ont tué deux femmes et un soldat.

Les 3 et 4 août, vif bombardement au Bade-Sapt et sur les hauteurs du Linge. Dans la nuit du 3 au 4, au Linge et au Schatzmaennel des combats à coups de grenade et de pétards se sont poursuivis à notre avantage. Au Barrenkopf, nous avons repoussé une contre-attaque allemande. Dans la soirée du 4, les Allemands ont prononcé une attaque très violente, malgré laquelle nous avons conservé toutes nos positions, à l'exception de quelques éléments de tranchées sur la crête du Linge. Dans la journée du 5, des combats très acharnés se sont livrés sur les hauteurs qui dominent la Fehrt du nord, particulièrement au col du Schatzmaennel, où l'ennemi, après s'être emparé d'un de nos blockhaus, en a été chassé par une contre-attaque immédiate ; nos tirs de barrage ont infligé aux Allemands de très lourdes pertes.

## FRONT RUSSE

Dans la direction de Riga, après de violents combats sur les bords de la rivière Misa, les Allemands ont été obligés de se replier vers l'ouest.

A l'est de Ponevieg, les Allemands ayant concentré des forces importantes ont réussi à progresser légèrement et continuent leur offensive.

Sur le front de la Narew, des combats acharnés ont été livrés dans la direction de Lomza et d'Ostrow, au sud-est d'Ostrolenka, et dans le secteur de la rivière Olé, affluent de gauche de la Narew. Les Russes ont lancé des contre-attaques énergiques qui ont contenu l'ennemi.

Sur la rive gauche de la Vistule, les troupes russes après s'être retirées le 3 août de la ligne Blonié-Nadzarin sur les positions de Varsovie, se sont repliées sur la rive droite du fleuve, le 5 août, à quatre heures du matin, évacuant Varsovie. Elles ont occupé un nouveau front à l'est de la ville, après avoir fait sauter tous les ponts de la Vistule.

Dans la région d'Ivangorod, les Russes se sont également retirés sur la rive droite, après avoir coupé les ponts.

Entre la Vistule et le Bug, des actions qui ont dépassé en acharnement et en violence les batailles des jours précédents, ont eu lieu sur la rive droite de la Wieprz et le long de la route de Cholm à Vłodawa. Les Russes ont contenu la poussée de forces ennemis très importantes. Sur de nombreux points, ils ont culbuté les troupes austro-allemandes. Grâce à ces succès, ils ont pu consolider leur position sur un front plus avantageux.

Sur le Bug supérieur, sur la Zlota-Lipa et sur le Dniester, aucun changement.

## FRONT ITALIEN

L'artillerie italienne a fait preuve d'une grande activité le 4 et le 5 août. Elle effectue des tirs très efficaces, notamment contre la gare du chemin de fer de Borgo, où avait lieu un mouvement de troupes, et dans la direction de Marcottini.

Dans la vallée du Cordevole, les Italiens ont repris avec succès leur offensive ; ils ont réussi à s'emparer d'assaut d'un très fort retranchement, défendant une voie d'accès au col dont ils avaient occupé une partie à la suite des violents combats qu'ils ont livrés du 17 au 27 juillet.

Sur le plateau du Carso, les Autrichiens ont pris les actions d'artillerie. Après les avoir repoussées, les Italiens ont contre-attaqué et réalisé quelques progrès dans la direction de San-Martino-del-Carso.

Les Autrichiens ont essayé de nouveau, mais en vain, de reprendre le terrain qu'ils ont perdu sur le Monte dei Sei-Busi.

## SUR MER

Le 3 et le 4 août, un cuirassé et deux croiseurs français, accompagnés de torpilleurs, de dragueurs et d'un navire porte-avion, ont fait une démonstration devant Sighadjik et Scala-Nova sur la côte d'Anatolie.

Le 3, ils ont bombardé Sighadjik, dont ils ont démolie la douane et une partie des fortifications.

Le 4, le cuirassé et un croiseur ont bombardé les fortifications du quartier turc de Scala-Nova, ainsi qu'un point fortifié à l'ouest de cette ville, pendant que l'autre croiseur bombardait et détruisait le village de Spilia, signalé comme point de ravitaillement des sous-marins ennemis.

Le 3, 4 et 5 août, violent bombardement en forêt d'Apremont. Dans les nuits du 4 au 5, et du 5 au 6, au Bois-Haut, plusieurs tentatives d'attaque allemandes ont été facilement repoussées à coups de grenades et par des feux d'infanterie.

Deux avions allemands ont jeté sur Fraize,

## ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

**En Algérie.** — Les populations de l'Algérie ont donné depuis un an de beaux exemples de patriotisme. Le gouverneur général, à l'heure où commence la deuxième année de la guerre, leur a exprimé ses félicitations.

« Les troupes d'Afrique, leur a-t-il dit, ont pris rang parmi les défenseurs les plus glorieux de la patrie. Les soldats français et indigènes ont rivalisé d'ardeur, de dévouement et d'esprit de sacrifice. »

« Les colons que l'âge a maintenus dans leurs foyers ont, au prix de grandes difficultés et en déculpant leur énergie, assuré la vie économique de l'Algérie et de la France ; ils ont sauvegardé la physionomie laborieuse et la fécondité de ce pays. Quant aux indigènes, ils sont demeurés fidèles à leur promesse et ont déjoué par leur inébranlable loyauté, les dessesnés perfides de l'ennemi de la France, dont les livres diplomatiques nous ont dévoilé le secret. »

« L'espérance est restée chez tous indéfectible ; que tous accueillent ici nos remerciements émus et chaleureux. »

**Douce France.** — M. l'intendant général Burquet, directeur de l'intendance du camp retranché de Paris, a présidé, ces jours-ci, la cérémonie de distribution des prix d'une école communale du 15<sup>e</sup> arrondissement. Il a parlé aux petits élèves avec une éloquence attendue qui les a vivement touchés. Il leur a parlé de l'Ile de Criocé. — L'an dernier, à pareille époque, toutes les colonies britanniques répondirent à l'appel de la mère patrie avec un enthousiasme qui ne s'est pas affaibli depuis lors. D'Afrique arriva cette lettre curieuse :

« Nous, Somalis du Jubaland, apprenons que le gouvernement allemand a déclaré la guerre. Comme le vent du désert entraîne les sables de notre côté en des formes nouvelles, ainsi l'annonce de la méchanceté allemande pousse nos coeurs au service du gouvernement anglais... »

« Mais le témoignage le plus touchant est venu

d'une minuscule île du Pacifique, annexée, il y a treize ans, à la Nouvelle-Zélande et qui compte 4,000 habitants maoris. C'est le texte suivant,

d'une exquise poésie :

« Je suis l'Ile de Criocé, un petit enfant qui se lève pour porter secours au royaume de George V. Notre offre se compose de deux parties : 1<sup>re</sup> de l'argent ; 2<sup>re</sup> des hommes. Mais ce que j'ai, mon Dieu, je le donne. »

On se rappellera désormais le nom du « petit enfant qui se lève ».

**Sacrifices patriotiques.** — Le dernier emprunt anglais a eu, on le sait, un succès imminent.

Les Anglais qui ne possédaient pas de disponibilités en espèces ont fait en sorte de s'en créer, et c'est pourquoi, en Grande-Bretagne, un grand nombre d'objets d'art et de toiles célèbres passent en ce moment des mains de leurs aristocratiques propriétaires dans celles de gros marchands.

Les originaux sont remplacés dans les anciennes demeures par des copies.

Un des meilleurs peintres de la « Royal Academy » est totalement occupé aujourd'hui à composer des chefs-d'œuvre qu'il refuse toute nouvelle commande.

Deux portraits de grandes dames par Lawrence, un autre par Gainsborough, ont été tout dernièrement vendus par un pair très connu à un marchand de Londres. Le grand seigneur anglais, qui a touché 69,000 livres sterling, a seulement stipulé comme condition de vente que les trois toiles resteraient pendant deux ans à sa disposition.

**Le son du canon.** — Pourquoi le son du canon, qui, d'après les théoriciens, ne s'entend pas normalement au delà de 25 ou 30 kilomètres, est-t-il pourtant, en certains cas, dans la guerre actuelle, très nettement perceptible — le fait a été indéniablement constaté — au delà de 100 kilomètres ?

Le docteur J.-J. Van Aar, ancien professeur de physique à l'université d'Amsterdam, nous fournit une explication très plausible de ce phénomène.

D'après ce savant, il y a lieu de distinguer dans la propagation du bruit du canon trois zones : une où l'on entend plus ; une autre où l'on l'entend moins ; enfin, une troisième, où l'on l'entend de nouveau.

M. Van Aar explique cette contradiction par la constitution de l'atmosphère dans ses couches supérieures. Le son, qui se propage d'abord verticalement, subit, au contact des couches supérieures, une sorte de réfraction qui le rejette par-dessus la région silencieuse, dans une région plus éloignée où l'on l'entend de nouveau.

**Disciples fidèles.** — Le professeur Usinski, directeur de l'institut archéologique russe de Constantinople, est revenu à Petrograd, et il fait savoir que son institut a été entièrement saccagé par la population turque.

« Les pertes matérielles, déclare-t-il, peuvent

## Pages militaires

### « Feu de tambour » et combat à la baïonnette

Notre action en Champagne orientale avait été interrompue depuis décembre. Reprise le 16 février, elle se développa jusqu'aux premiers jours de mars avec des avantages marqués.

Ce sont ces combats que les Allemands appellent la « bataille d'hiver en Champagne ». L'un des fils de l'empereur, le prince Oscar de Prusse, attaché à l'état-major de la 3<sup>e</sup> armée, en a publié un récit dont les journaux reproduisent des extraits. On ne lira pas

doive s'accrocher à l'artillerie, abdiquer la fierté et la sensation de demeurer « la reine des batailles ». La notre vient de l'être dans cent batailles héroïques. Elle le sera dans les futurs combats. Elle le sera jusqu'à la dernière minute de la dernière guerre. L'artillerie prépare la victoire ; c'est l'infanterie qui la remporte. Vérité d'hier, d'aujourd'hui, de demain, de tous les temps.

Et l'infanterie, c'est, à l'heure décisive, l'arme blanche, la baionnette, notre arme nationale, « Rosalie », selon les poilus.

La tranchée a été criblée de mitraille, saccagée, éventrée, remplie de blessés et de morts. Il faut la prendre. L'infanterie, déclenchée par le combat d'artillerie, s'élançait hors de ses abris, court en avant. Voici le moment d'où dépend le sort de la journée. Fusillades. Progrès. Puis, mille duels entre les assaillants et les ennemis les plus rapprochés, aux abords de la tranchée, des fils de fer barbelés, dans la tranchée. Corps à corps, comme dans l'*Illiade*. La baionnette, c'est la lance au bout du fusil.

Les Japonais, ces Grecs de l'Extrême-Orient, n'ont pas proprement inventé, mais ils ont porté à une haute perfection l'escrime de l'assaut à la baionnette. Ils lui doivent, pour une part, leurs victoires de Mandchourie. Les Russes l'ont apprise d'eux. Nous l'avons apprise à notre tour. Nos fantassins n'y sauraient trop s'exercer.

Notre artillerie est abondamment pourvue. Fabriquons à force des obus, encore des obus, de gros obus, des obus et des canons de tous les calibres. — La valeur individuelle du fantassin français est supérieure à celle du fantassin allemand. Elle peut, elle doit s'affirmer encore davantage. — Notre confiance est irréductible.

POLYBE.

### PAROLES FRANÇAISES

Prenez haut cœur doncques, France et Bretagne. Car si en camp tenez fière façon, Fondre, verrez, devant vous Allemagne, Comme au soleil blanche neige et glaçon. Doncques, piétons marchant sur la campagne, Foudroyez tout sans rien prendre à rançon. Preux chevaliers, puisqu'honneur on y gagne, Vos ennemis poussez hors de l'argon. Faites rougir du sang de Germanie. Les clairs ruisseaux dont la terre est garnie, Si(1) seront mis vos hauts noms en histoire. Frappez donc tant, de main gladiatoire, Qu'après leur mort et défaite totale Vous rapportiez la palme de victoire. Sur les climats de France occidentale.

ENVOI

Princes, remplis de haut los (2) méritoire, Faisons les tous, si vous me voulez croire, Aller humer leur cervoise et godale (3), Car de nos vins ont grand désir de boire. Sur les climats de France occidentale.

CLÉMENT MAROT.

### L'Héroïsme civil

Le Gouvernement porte à la connaissance du pays la belle conduite des personnes suivantes : Pas-de-Calais. — M. Debeaumont, maire de Bully; M. Delannoy, maire de Grenay; M. Deschildre, maire de Vieille-Chapelle; M. Mulsard, maire d'Aix-Noulette; M. le docteur Sarrazin, maire de La Couture; M. Royaux, percepteur à Bully; M. Barthélémy, directeur des usines de Vicoigne et Neux, et sa fille, M<sup>e</sup> Ger-

(1) Ainsi.

(2) Louange, gloire, renom.

(3) Bière forte.

maine Barthélémy; M. de Bonnières, curé de Saint-Sauveur-lès-Arras; M<sup>e</sup> Garnier, directrice honoraire d'école normale d'institutrices, vice-présidente du comité de l'Union des femmes de France d'Arras; M<sup>e</sup> Marmin, professeur au collège communal de jeunes filles à Arras; M<sup>e</sup> Godefroy (Gabrielle), à Arras.

Somme. — M. Herbet (Gaston), faisant fonctions de maire d'Auchenvillers; M. de Louvel-Lupet, maire de Warvillers.

### L'ANNIVERSAIRE DE LA GUERRE

#### Echange de télogrammes.

Le roi George V a adressé au Président de la République française le télogramme suivant :

Londres, 4 août.

*A l'occasion de l'anniversaire du jour où mon pays a été forcée de prendre les armes contre la puissance qui a préféré la guerre à la concorde et qui a violé de la façon la plus flagrante les traités qu'elle avait signés, je désire vous exprimer ma ferme conviction que nos efforts unis conduiront au succès, et vous assurer de ma coopération indéfectible et de ma détermination, ainsi que de celle de mon pays, de poursuivre la guerre avec vos vaillantes armées jusqu'à ce qu'elle puisse se terminer à notre satisfaction et que la paix puisse être garantie.*

GEORGE R. I.

Le Président de la République a répondu :

Paris, le 4 août 1915.

*Je remercie Votre Majesté des assurances qu'Elle veut bien me donner. La France aborde la seconde année de guerre avec la même résolution et la même confiance que l'Angleterre. Elle est déterminée à ne pas déposer les armes avant que la victoire ait couronné ses drapeaux et ceux de ses vaillantes Alliés, et avant que nos ennemis abattus aient cessé d'être une menace pour la paix du monde.*

RAYMOND POINCARÉ.

Le roi George d'Angleterre a envoyé au roi Albert le télogramme suivant :

*A l'anniversaire du jour où mon pays fut forcée de prendre les armes contre la puissance qui préféra la guerre à une conférence et de la façon la plus flagrante viola ses obligations résultant des traités, je désire vous exprimer ma ferme conviction que nos efforts unis conduiront à une victorieuse issue et vous assurer de ma coopération absolue et de la détermination de moi-même et de mon pays en union avec vos vaillantes troupes, de continuer la guerre jusqu'à ce qu'elle puisse être terminée à notre satisfaction et que la paix puisse être assurée.*

GEORGE, R. I.

Le roi a répondu :

*Je vous exprime ma vive gratitude pour le télogramme que vous m'avez envoyé et mon inébranlable conviction que les efforts des armées alliées conduiront à une paix fondée sur le triomphe de la justice.*

*S'étant d'avance sacrifiée pour sauvegarder son honneur et rester fidèle aux traités qui consacraient son existence autonome et l'équilibre même de l'Europe, la Belgique continuera de faire son devoir jusqu'au bout, en dépit des souffrances et des deuils dont elle a été accablée. Votre nouveau témoignage de sympathie me touche profondément et j'ai à cœur de vous donner l'assurance de mon attachement dévoué.*

ALBERT.

Cérémonies et manifestations.

L'anniversaire du début de la guerre a été célébré, mercredi, dans toute l'Angleterre avec un grand enthousiasme.

A Londres, le roi, la reine et la reine douairière ont parcouru en voiture découverte, au milieu des acclamations de la foule, les rues menant à la cathédrale Saint-Paul où a eu lieu un service religieux d'intercession en faveur des armées anglaises et de celles des alliés. La cérémonie a revêtu un caractère de manifestation militaire. Le roi était en khaki; lord Kitchener, beaucoup d'officiers, presque tous les ministres, tous les diplomates des pays alliés,

assistèrent à cette cérémonie mémorable par sa solennité et sa signification.

L'empereur britannique tout entier a élevé la voix pour affirmer à la face du monde « qu'en ce jour, anniversaire de la déclaration d'une guerre juste, l'empereur proclame sa volonté inflexible de poursuivre jusqu'au triomphe final la lutte pour la défense de l'idéal de liberté et de justice qui constitue pour les alliés une cause commune et sacrée. »

Tel est le texte de l'ordre du jour unique voté à l'unanimité par tous les Anglais, dans chaque ville, chaque cité, chaque bourg, chaque village, chaque hameau des îles Britanniques, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Egypte, des Indes, de partout enfin où flotte le drapeau britannique.

Cet ordre du jour a été développé à Londres et dans les autres villes du Royaume-Uni par plus de trois cents orateurs, la plupart membres du Parlement, et notamment par MM. Balfour, R. Borden, D. Garson, Bonar Law, lord Crewe, etc.

### EN ZIG-ZAG

Le maréchal Lefebvre avait un camarade d'enfance qui vint un jour le voir et qui, en admirant son bel hôtel, ses belles voitures, sa nombreuse livrée, ne pouvait dissimuler un sentiment d'envie.

— Parbleu! s'écria-t-il, il faut avouer que tu es bien heureux et que le ciel t'a bien traité.

— Veux-tu avoir tout cela? lui répondit le maréchal.

— Certainement.

— La chose est simple: tu vas descendre dans la cour, je mettrai à chaque fenêtre deux soldats qui tireront sur toi. Si tu échappes aux balles, je te donnerai tout ce que tu envies. C'est comme cela que je l'ai obtenu.

Dans une petite ville alsacienne, un major prussien marchandait depuis quelques jours un appartement de deux chambres meublées. Après un débat acharné, on s'était mis d'accord sur le chiffre de 30 fr. par mois, mais, au moment de conclure, le major se frappa le front.

— Un moment! dit-il. Je vais avoir des visites à faire. On me les rendra. Il faut donc que vous me donnez un sopha.

Le propriétaire réfléchit et dit :

— Soit, je puis faire ce que vous désirez.

— Sans augmentation de prix?

— Assurément.

— J'en prends acte. Mais le sopha ne me sera utile que pendant un mois, car une fois les visites échangées...

— Soit, on vous l'ôtera dès que vous n'en voudrez plus.

— Mais alors, vous me ferez une réduction de 3 fr. par mois.

— A quel propos, grand Dieu?

— Tiens! parce que je n'aurai plus le sopha!

M. Marconi, l'illustre savant, l'un des maîtres du sans-fil, a rejoint le front italien : Peu avant son départ, il fut le héros d'une fête où s'étaient rendues, sur invitation, des personnes et des personnalités. Les personnes le connaissaient bien, mais parmi les personnes, certaines étaient moins renseignées. Une dame, mal avisée, le prenant pour le compositeur Mascagni, s'approcha du grand électricien et lui dit gentiment :

— Ah! que j'aimerais vous entendre un jour jouer au piano votre adorable *Intermezzo*!

Marconi ne s'étonna pas de ce singulier propos, et simplement il répondit :

— Mais, volontiers, quand vous voudrez, à la condition que vous me fournissiez un piano sans fil.

### LES CONCLUSIONS DE TOTO

Dessin inédit d'ALBERT GUILLAUME.



### BLOC-NOTES

— M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, a remercié, au nom du conseil des ministres, la Confédération helvétique de l'accueil si chaleureux fait, en Suisse, à nos grands blessés et au personnel sanitaire rapatrié.

— Le général Lautrey, résident général au Maroc, est parti mardi pour rejoindre son poste.

— On a commencé à distribuer aux membres du Parlement la médaille commémorative de l'élection de M. Poincaré à la présidence de la République.

— Le premier convoi par transports automobiles, parti de Fez, vient d'arriver à Taza sans incident.

— Les habitants de Nancy ont eu la joie de voir défiler devant eux, allongé sur un chariot spécial, un des Taubes qui étaient venus bombarder la ville. L'épave portait cette inscription : « Décédé le 30 juillet ».

— L'ambassadeur d'Angleterre a inauguré mercredi un hôpital privé que cinq dames de Melbourne ont eu la généreuse pensée d'installer à Auteuil pour les soldats français blessés.

— Une prise d'armes pour la remise de croix de la Légion d'honneur et de médailles militaires a eu lieu jeudi matin dans la cour d'honneur des Invalides.

— Le canal de Panama accuse, pour la première année d'exploitation, 4,426,306 dollars de recettes, contre 12,600,000 prévus.

— Le général Brulard, qui est désigné pour prendre le commandement d'une division aux Dardanelles, s'est embarqué à Marseille pour rejoindre son poste.

— M. Eugène Meyer, de New-York, vient d'adresser un chèque de 50,000 fr. à la Croix-Rouge française.

— La Hongrie appelle sous les armes les classes du landsturm de 1876 jusqu'à 1890 et de 1892 à 1894.

— L'emprunt d'environ 68 millions de francs à 5 p. 100 que le gouvernement danois émettra au pair a échoué. On n'a souscrit que 39 millions environ.

— Le chiffre des versements d'or à la Banque de France depuis le 27 mai est, à la date de jeudi, de 314,711,475 fr.

— M. Graham White, le célèbre aviateur anglais, vient d'être nommé directeur du matériel de l'aviation anglaise.

— Trois millions de cigarettes Bastos ont été mises gracieusement à la disposition de M. le ministre de la guerre et réparties entre les troupes alliées.

— M. Drioux, juge d'instruction, a clos son instruction sur l'assassinat de Jaurès, après avoir fait subir l'interrogatoire définitif à Raoul Villain.

— Le gouvernement anglais, pour reconnaître la loyauté des habitants de l'île de Malte, a prescrit qu'après la guerre la langue italienne sera la seule langue officielle de l'île.

— Le cardinal Mercier a entrepris de visiter les villes belges qui ont le plus souffert de l'occupation allemande.

— Défense est faite en Alsace-Lorraine, sous peine de sévère punition, de publier des listes totales des pertes allemandes.

— A l'exemple des sociétés françaises d'assurance sur la vie, les sociétés étrangères opérant en France ont décidé de ne pas faire payer à leurs assurés mobilisés une seconde surprime de guerre.

— 70 tonnes de viande frigorifiée ont été mises à la disposition du comité de l'approvisionnement, par la maison Moriss, de Chicago, pour l'alimentation de la population parisienne.

— Le commandant général du 15<sup>e</sup> corps, à Strasbourg, a interdit, sous peine d'une amende de prison, de parler français dans la rue.

— Le socialiste russe Bourzef, qui avait été condamné à la déportation, vient d'être gracié.

— Un relevé qui vient de paraître à Londres annonce que douze pairs d'Angleterre ont été tués pendant la guerre; 423 fils de pairs ont été tués ou blessés.

### LES JEUX DE LA TRANCHEE

#### Enigme.

Sur me trouver, cherchez au bout de l'Europe,  
Au bout de l'Asie;  
Cherchez bien, car je suis, chez Pénélope  
Et aussi en Océanie;  
Enfin, j'élis domicile en Afrique  
Et j'habite aussi l'Amérique.

#### Charade.

Sain est mon premier.  
Doux est mon dernier.  
Gras est mon entier.

#### Métagramme.

Je suis mauvaise conseillère.  
Changez mon chef, je suis : rivière;  
— Chaude, — de cuir ou d'or :  
— Philosophie — ou petite encore.

#### SOLUTIONS DU N° 120

##### Mot carré.

PR U T H  
R O C H E  
U C K E R  
T H E Y S  
H E R S E

## LES CRIMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE<sup>(1)</sup>

### Cruautés contre les prisonniers.

Nous avons recueilli nous-mêmes des dépositions importantes, établissant d'une façon indiscutable la sauvagerie dont les soldats allemands et certains de leurs officiers font preuve à l'égard des blessés. Dans notre rapport du 17 décembre, nous en avons déjà relaté quelques unes ; la suite de notre enquête nous a permis d'établir, en outre, les faits suivants.

Le 22 août, après la bataille d'Etterbeek (Belgique), un poste de secours fut installé à Gomery, par le docteur Sébillot, à l'extrémité de l'agglomération, dans une maison, sur chaque côté de laquelle avaient été arborés des pavillons de la Croix-Rouge. On répartit un grand nombre de blessés dans cette maison ainsi que dans une grange y attenant et dans plusieurs bâtiments voisins.

Le lendemain, vers onze heures du matin, le village fut envahi par une troupe allemande, et un lieutenant accompagné d'environ 25 hommes se présenta au poste Sébillot. Il le visita entièrement, puis se retira après avoir déclaré que « tout était correct », tandis qu'un sous-officier et un certain nombre de soldats restaient à proximité dans la rue. Ceux-ci paraissaient très surexcités. Ils vociféraient des menaces, en faisant le geste de couper le cou, et ne cessaient de crier : « Es ist der Krieg des Tods ! (C'est la guerre de la mort) ; Kugel im Kopf ! (Une balle dans la tête) ».

Le docteur qui, par mesure de prudence, avait fait rentrer tout son personnel, venait de donner des soins au lieutenant interprète Deschars, quand il yit un sous-officier ennemi et quelques hommes faire irruption dans la chambre où il se trouvait auprès de ce blessé, avec le médecin auxiliaire Vayssiére, un étudiant en médecine et un ou deux infirmiers. Le sous-officier ordonna à tous les Français présents de sortir, en leur déclarant qu'ils allaient être fusillés. M. Sébillot tenta de lui expliquer qu'il n'y avait là que des médecins et des blessés, et lui demanda de faire venir le lieutenant dont il avait déjà reçu la visite ; mais l'Allemand, le visant immédiatement à la tête avec un revolver français dont il était muni, lui tira un coup de cette arme, que l'aide-major put heureusement faire dévier par un geste instinctif, grâce auquel il ne fut atteint qu'à l'épaule. En même temps, l'agresseur criait à ses soldats : « Feuer ! Feuer ! » et des coups de feu éclataient de toutes parts. Atteint à nouveau de deux balles, l'une à la cuisse droite, l'autre au bras gauche, le docteur Sébillot tombait dans l'entretoilement d'une porte et était tiré dans la pièce voisine par un de ses infirmiers, tandis que le sous-officier brûlait la cervelle au lieutenant Deschars. Alors se produisit une scène de carnage abominable. Le médecin auxiliaire Vayssiére et l'infirmier Bourgis s'étant couchés pour éviter la mort, un soldat s'approcha d'eux, tua M. Vayssiére d'un coup de fusil, puis, mettant le canon de son arme sur la poitrine de Bourgis, envoya successivement à ce dernier deux balles qui glissèrent sur les côtes et ne produisirent que des blessures en section. Les Allemands incendièrent ensuite la maison, et le soldat qui avait tué M. Vayssiére et blessé l'infirmier jeta sur le dos de chacun de ceux-ci une poignée de paille enflammée.

Quelques instants après, quand les meurtriers furent retirés, Bourgis put se débarrasser de la paille qui consumait ses vêtements et sauter par une fenêtre dans le jardin. Au bout de vingt minutes, trois Allemands l'ayant découvert dans une planche de choux où il s'était caché, l'obligèrent à se relever, en lui faisant sentir la pointe de leurs baïonnettes, et le contraignirent à traverser une grange en flammes dans laquelle 60 ou 80 blessés en train de brûler poussaient des cris affreux. Aux deux portes de la grange, des sentinelles tiraient sur ceux qui essayaient de se sauver. De la chambre dans laquelle il était étendu, le docteur Sébillot, par des fenêtres basses, voyait tomber ces malheureux. Il entendait des bruits de course épervée, des cris d'affroi et des appels désespérés, tandis que les Allemands criaient avec furie : « Noch ein ! Noch ein ! (Encore un ! Encore un !) »

Comme le feu qui dévorait la grange avait

gagné la maison, l'aide-major se traîna sur le plancher et c'est alors qu'il aperçut, à travers la fumée, les ennemis foulant les morts et achevant les victimes qui respiraient encore. Il put, en s'aidant des mains et des dents, monter par une échelle dans un faux grenier où il eut la chance de découvrir une petite ouverture à travers laquelle il lui fut possible de ressortir. Par ce trou, il vit les Allemands s'éloigner et plusieurs de ses camarades sauter du premier étage de la maison principale, notamment le docteur de Charette, qui était blessé et le lieutenant du cadre de Saint-Cyr Jeannin, qui avait amputé d'un pied dans la matinée. Ce dernier, en se précipitant, perdit son pantalon, et son moignon pénétra dans la terre. Tous les blessés qui restaient dans la maison furent brûlés. M. Sébillot, qui entendait leurs cris et qui se voyait sur le point de partager leur sort, sauta enfin à son tour dans le jardin. Dans sa chute, il se brisa le pérone droit. Après être resté jusqu'à la nuit, avec ses compagnons, au milieu des choux, il put regagner les ruines de la maison et se mettre à l'abri dans la cave où il retrouva un certain nombre de ses hommes.

Pendant ce temps, les blessés qui étaient parvenus à sortir avaient été bientôt rejoints et on les avait conduits au pied du mur du cimetière pour les fusiller. C'est là que Bourgis, lui aussi, fut amené. Quand il y arriva, les Allemands commençaient à massacer un premier groupe de prisonniers. Il fut placé dans le second, qui comprenait une douzaine d'hommes. A l'instant où, sur l'ordre d'un sous-officier, le peloton d'exécution faisait feu, il se laissa tomber à terre, bien que n'ayant pas été atteint. Une demi-heure plus tard, deux soldats moins féroces que les autres le relevèrent et il demeura prisonnier.

Le 24, le docteur Sébillot, en sortant de la cave, trouva, dans le jardin et dans la rue, une grande quantité de cadavres. C'étaient ceux de ses blessés. Il en reconnut plusieurs, notamment un qui était en écoulement avec une gouttière à chaque jambe. Il fut alors arrêté par des hommes qui n'appartenaient pas au même régiment que les massacreurs et conduit au cimetière, où il fut mis en présence d'un grand nombre de corps alignés le long du mur. Bientôt, quatre Français blessés, le docteur de Charette et trois soldats qui étaient accusés d'avoir tiré, furent amenés auprès de lui. Tous jurèrent que cette accusation était fausse, et l'un des soldats montra ses deux bras cassés, prouvant ainsi l'impossibilité dans laquelle il était de se livrer au moindre acte d'agression. Un capitaine n'en ordonna pas moins l'exécution des quatre prisonniers. Elle eut lieu sur la route, à trente mètres du docteur Sébillot. Avant d'être fusillé, M. de Charette pria l'officier qui venait de l'arrêter que pour leur tirer un coup de fusil à chacun. L'un des Français fut tué.

Le 20 ou le 21 septembre, d'après ce que nous a déclaré, à l'hôpital du lycée de Grenoble, le sergent Guillaume, du 367<sup>e</sup>, quatre hommes de ce régiment, partis en patrouille sous le commandement du sous-officier Constantin, ont été surpris par une troupe havaïenne dans le bois « le Brûlé », près de Remenauville. Les cinq militaires, après avoir été déarmés, fouillés et dévalisés, ont reçu chacun de la main même du capitaine qui conduisait le détachement ennemi, un coup de revolver dans la région du cœur. Les soldats ont ensuite déboulonné les capotes des victimes, pour s'assurer que les coups avaient bien porté ; puis ils ont acheté avec les crosses de leurs fusils ceux qui respiraient encore, sauf le caporal Grenouillet. Celui-ci a pu s'échapper, ramper entre les lignes allemandes et rejoindre son régiment. Il portait une blessure à la poitrine.

Après ces terribles événements, l'aide-major Sébillot a été soigné successivement dans deux hôpitaux, puis transféré à Ingolstadt où il a été retenu du 10 septembre au 21 mars et traité comme un prisonnier de droit commun.

Quand, après le rapatriement de plusieurs infirmiers, des journaux français ont publié des récits relatifs aux atrocités qui avaient été commises à Gomery, il a été appelé à la Kommandantur et a subi un interrogatoire devant un lieutenant attaché au conseil de guerre. Celui-ci a cherché à l'intimider, l'a menacé de cellule et de prison et lui a notamment déclaré qu'il risquait de cinq à dix ans de ferme si une seule de ses déclarations se trouvait contredite par quelque autre témoin.

M. Sébillot a cru devoir se montrer extrêmement prudent et invoquer un prétexte obscurcissement de sa mémoire. Encore le procès-verbal constatant sa déposition a-t-il été rédigé d'une façon tellement tendancieuse que le docteur n'a cru devoir le signer que le lendemain, après l'avoir fait rectifier.

Selon les souvenirs de Bourgis, les massacres de Gomery auraient été commis par des hommes du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Le docteur Sébillot croit, sans cependant vouloir l'affirmer, que les soldats allemands qui ont assassiné ses camarades et ses blessés appartenaients au 6<sup>e</sup> régiment, tandis que ceux qui l'ont fait prisonnier et ont fusillé M. de Charette faisaient partie du 47<sup>e</sup>.

(1) Voir le numéro 120.

Ce qui est certain, en tout cas, c'est que cent ou cent vingt blessés ont péri sous les balles ou dans les flammes.

Le 3 ou le 4 septembre, des ennemis pénétrèrent chez M. Varloquet, garde particulier à Fontaine-les-Corps-Nuds (Oise), et, après lui avoir demandé s'il ne cachait pas de soldats français, lui déclarèrent en avoir trouvé un dans une maison voisine ; au bout de quelques instants, en effet, le garde vit passer un sergent d'infanterie escorté de plusieurs Allemands. Arrivé devant un mur, à la sortie du village, le groupe s'arrêta : un officier adressa quelques mots au prisonnier et lui tira un coup de revolver dans la tempe gauche. Deux jours après le meurtre, des Allemands redressèrent le cadavre contre le mur et défilèrent devant lui en chantant.

La victime a pu être identifiée, grâce à quelques lettres portant son adresse, qui étaient tombées de son sac : c'était le sergent réserviste Paul Mayer, du 354<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

Le 4 septembre, à Maix (Meurthe-et-Moselle), le soldat de 1<sup>e</sup> classe Berjat, du 156<sup>e</sup>, fut atteint par six balles. Il était étendu sur le champ de bataille, après le combat, quand une patrouille du 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie bavarois, occupée à retourner les morts, s'approcha de lui. Les hommes qui la composaient semblèrent se concerner, puis l'un d'eux, s'étant porté à quatre ou cinq pas du blessé, lui tira un coup de fusil à la tête. La balle entra au-dessous de l'œil droit et sortit sous le menton, après avoir fracassé la bouche et fait à l'infortuné une blessure horrible qui l'a complètement défiguré. Les déclarations de Berjat sont absolument confirmées par les constatations des professeurs Quénu et Terrien, de Paris.

Le 6 septembre, vers six heures du soir, le capitaine Maussion, du 35<sup>e</sup> de ligne, fut blessé à la cuisse, près de Boullionne (Oise), à un moment où son régiment était obligé de se replier. Le lendemain, on le retrouva mort, portant au front une blessure faite par une balle. Le coup avait été tiré à bout portant, car le drap du képi était brûlé. On a constaté en outre que le cadavre avait été dévalisé.

Le 7 septembre, aux environs d'Haraucourt (Meurthe-et-Moselle), le soldat Michot, du 146<sup>e</sup> d'infanterie, eut la cuisse brisée par une balle et, pendant six jours, avec trois de ses camarades, il resta étendu sur le sol. Le 8, un Allemand, porteur d'un pli, étant passé à proximité les quatre blessés l'appelaient pour lui demander à boire ; mais cet homme ne s'arrêta que pour leur tirer un coup de fusil à chacun. Une demi-heure plus tard, deux soldats moins féroces que les autres le relevèrent et il demeura prisonnier.

Le 24, le docteur Sébillot, en sortant de la cave, trouva, dans le jardin et dans la rue, une grande quantité de cadavres. C'étaient ceux de ses blessés. Il en reconnut plusieurs, notamment un qui était en écoulement avec une gouttière à chaque jambe. Il fut alors arrêté par des hommes qui n'appartenaient pas au même régiment que les massacreurs et conduit au cimetière, où il fut mis en présence d'un grand nombre de corps alignés le long du mur. Bientôt, quatre Français blessés, le docteur de Charette et trois soldats qui étaient accusés d'avoir tiré, furent amenés auprès de lui. Tous jurèrent que cette accusation était fausse, et l'un des soldats montra ses deux bras cassés, prouvant ainsi l'impossibilité dans laquelle il était de se livrer au moindre acte d'agression. Un capitaine n'en ordonna pas moins l'exécution des quatre prisonniers. Elle eut lieu sur la route, à trente mètres du docteur Sébillot. Avant d'être fusillé, M. de Charette pria l'officier qui venait de l'arrêter que pour leur tirer un coup de fusil à chacun. L'un des Français fut tué.

Le 20 ou le 21 septembre, d'après ce que nous a déclaré, à l'hôpital du lycée de Grenoble, le sergent Guillaume, du 367<sup>e</sup>, quatre hommes de ce régiment, partis en patrouille sous le commandement du sous-officier Constantin, ont été surpris par une troupe havaïenne dans le bois « le Brûlé », près de Remenauville. Les cinq militaires, après avoir été déarmés, fouillés et dévalisés, ont reçu chacun de la main même du capitaine qui conduisait le détachement ennemi, un coup de revolver dans la région du cœur. Les soldats ont ensuite déboulonné les capotes des victimes, pour s'assurer que les coups avaient bien porté ; puis ils ont acheté avec les crosses de leurs fusils ceux qui respiraient encore, sauf le caporal Grenouillet. Celui-ci a pu s'échapper, ramper entre les lignes allemandes et rejoindre son régiment. Il portait une blessure à la poitrine.

Le 20 ou le 21 septembre, d'après ce que nous a déclaré, à l'hôpital du lycée de Grenoble, le sergent Guillaume, du 367<sup>e</sup>, quatre hommes de ce régiment, partis en patrouille sous le commandement du sous-officier Constantin, ont été surpris par une troupe havaïenne dans le bois « le Brûlé », près de Remenauville. Les cinq militaires, après avoir été déarmés, fouillés et dévalisés, ont reçu chacun de la main même du capitaine qui conduisait le détachement ennemi, un coup de revolver dans la région du cœur. Les soldats ont ensuite déboulonné les capotes des victimes, pour s'assurer que les coups avaient bien porté ; puis ils ont acheté avec les crosses de leurs fusils ceux qui respiraient encore, sauf le caporal Grenouillet. Celui-ci a pu s'échapper, ramper entre les lignes allemandes et rejoindre son régiment. Il portait une blessure à la poitrine.

Le 20 ou le 21 septembre, d'après ce que nous a déclaré, à l'hôpital du lycée de Grenoble, le sergent Guillaume, du 367<sup>e</sup>, quatre hommes de ce régiment, partis en patrouille sous le commandement du sous-officier Constantin, ont été surpris par une troupe havaïenne dans le bois « le Brûlé », près de Remenauville. Les cinq militaires, après avoir été déarmés, fouillés et dévalisés, ont reçu chacun de la main même du capitaine qui conduisait le détachement ennemi, un coup de revolver dans la région du cœur. Les soldats ont ensuite déboulonné les capotes des victimes, pour s'assurer que les coups avaient bien porté ; puis ils ont acheté avec les crosses de leurs fusils ceux qui respiraient encore, sauf le caporal Grenouillet. Celui-ci a pu s'échapper, ramper entre les lignes allemandes et rejoindre son régiment. Il portait une blessure à la poitrine.

Le 20 ou le 21 septembre, d'après ce que nous a déclaré, à l'hôpital du lycée de Grenoble, le sergent Guillaume, du 367<sup>e</sup>, quatre hommes de ce régiment, partis en patrouille sous le commandement du sous-officier Constantin, ont été surpris par une troupe havaïenne dans le bois « le Brûlé », près de Remenauville. Les cinq militaires, après avoir été déarmés, fouillés et dévalisés, ont reçu chacun de la main même du capitaine qui conduisait le détachement ennemi, un coup de revolver dans la région du cœur. Les soldats ont ensuite déboulonné les capotes des victimes, pour s'assurer que les coups avaient bien porté ; puis ils ont acheté avec les crosses de leurs fusils ceux qui respiraient encore, sauf le caporal Grenouillet. Celui-ci a pu s'échapper, ramper entre les lignes allemandes et rejoindre son régiment. Il portait une blessure à la poitrine.

Le 20 ou le 21 septembre, d'après ce que nous a déclaré, à l'hôpital du lycée de Grenoble, le sergent Guillaume, du 367<sup>e</sup>, quatre hommes de ce régiment, partis en patrouille sous le commandement du sous-officier Constantin, ont été surpris par une troupe havaïenne dans le bois « le Brûlé », près de Remenauville. Les cinq militaires, après avoir été déarmés, fouillés et dévalisés, ont reçu chacun de la main même du capitaine qui conduisait le détachement ennemi, un coup de revolver dans la région du cœur. Les soldats ont ensuite déboulonné les capotes des victimes, pour s'assurer que les coups avaient bien porté ; puis ils ont acheté avec les crosses de leurs fusils ceux qui respiraient encore, sauf le caporal Grenouillet. Celui-ci a pu s'échapper, ramper entre les lignes allemandes et rejoindre son régiment. Il portait une blessure à la poitrine.

Le 20 ou le 21 septembre, d'après ce que nous a déclaré, à l'hôpital du lycée de Grenoble, le sergent Guillaume, du 367<sup>e</sup>, quatre hommes de ce régiment, partis en patrouille sous le commandement du sous-officier Constantin, ont été surpris par une troupe havaïenne dans le bois « le Brûlé », près de Remenauville. Les cinq militaires, après avoir été déarmés, fouillés et dévalisés, ont reçu chacun de la main même du capitaine qui conduisait le détachement ennemi, un coup de revolver dans la région du cœur. Les soldats ont ensuite déboulonné les capotes des victimes, pour s'assurer que les coups avaient bien porté ; puis ils ont acheté avec les crosses de leurs fusils ceux qui respiraient encore, sauf le caporal Grenouillet. Celui-ci a pu s'échapper, ramper entre les lignes allemandes et rejoindre son régiment. Il portait une blessure à la poitrine.

Le 20 ou le 21 septembre, d'après ce que nous a déclaré, à l'hôpital du lycée de Grenoble, le sergent Guillaume, du 367<sup>e</sup>, quatre hommes de ce régiment, partis en patrouille sous le commandement du sous-officier Constantin, ont été surpris par une troupe havaïenne dans le bois « le Brûlé », près de Remenauville. Les cinq militaires, après avoir été déarmés, fouillés et dévalisés, ont reçu chacun de la main même du capitaine qui conduisait le détachement ennemi, un coup de revolver dans la région du cœur. Les soldats ont ensuite déboulonné les capotes des victimes, pour s'assurer que les coups avaient bien porté ; puis ils ont acheté avec les crosses de leurs fusils ceux qui respiraient encore, sauf le caporal Grenouillet. Celui-ci a pu s'échapper, ramper entre les lignes allemandes et rejoindre son régiment. Il portait une blessure à la poitrine.

Le 20 ou le 21 septembre, d'après ce que nous a déclaré, à l'hôpital du lycée de Grenoble, le sergent Guillaume, du 367<sup>e</sup>, quatre hommes de ce régiment, partis en patrouille sous le commandement du sous-officier Constantin, ont été surpris par une troupe havaïenne dans le bois « le Brûlé », près de Remenauville. Les cinq militaires, après avoir été déarmés, fouillés et dévalisés, ont reçu chacun de la main même du capitaine qui conduisait le détachement ennemi, un coup de revolver dans la région du cœur. Les soldats ont ensuite déboulonné les capotes des victimes, pour s'assurer que les coups avaient bien porté ; puis ils ont acheté avec les crosses de leurs fusils ceux qui respiraient encore, sauf le caporal Grenouillet. Celui-ci a pu s'échapper, ramper entre les lignes allemandes et rejoindre son régiment. Il portait une blessure à la poitrine.

Le 20 ou le 21 septembre, d'après ce que nous a déclaré, à l'hôpital du lycée de Grenoble, le sergent Guillaume, du 367<sup>e</sup>, quatre hommes de ce régiment, partis en patrouille sous le commandement du sous-officier Constantin, ont été surpris par une troupe havaïenne dans le bois « le Brûlé », près de Remenauville. Les cinq militaires, après avoir été déarmés, fouillés et dévalisés, ont reçu chacun de la main même du capitaine qui conduisait le détachement ennemi, un coup de revolver dans la région du cœur. Les soldats ont ensuite déboulonné les capotes des victimes, pour s'assurer que les coups avaient bien porté ; puis ils ont acheté avec les crosses de leurs fusils ceux qui respiraient encore, sauf le caporal Grenouillet. Celui-ci a pu s'échapper, ramper entre les lignes allemandes et rejoindre son régiment. Il portait une blessure à la poitrine.

Le 20 ou le 21 septembre, d'après ce que nous a déclaré, à l'hôpital du lycée de Grenoble, le sergent Guillaume, du 367<sup>e</sup>, quatre hommes de ce régiment, partis en patrouille sous le commandement du sous-officier Constantin, ont été surpris par une troupe havaïenne dans le bois « le Brûlé », près de Remenauville. Les cinq militaires, après avoir été déarmés, fouillés et dévalisés, ont reçu chacun de la main même du capitaine qui conduisait le détachement ennemi, un coup de revolver dans la région du cœur. Les soldats ont ensuite déboulonné les capotes des victimes, pour s'assurer que les coups avaient bien porté ; puis ils ont acheté avec les crosses de leurs fusils ceux qui respiraient encore, sauf le caporal Grenouillet. Celui-ci a pu s'échapper, ramper entre les lignes allemandes et rejoindre son régiment. Il portait une blessure à la poitrine.

Le 20 ou le 21 septembre, d'après ce que nous a déclaré, à l'hôpital du lycée de Grenoble, le sergent Guillaume, du 367<sup>e</sup>, quatre hommes de ce régiment, partis en patrouille sous le commandement du sous-officier Constantin, ont été surpris par une troupe havaïenne dans le bois « le Brûlé », près de Remenauville. Les cinq militaires, après avoir été déarmés, fouillés et dévalis



**Soldat GACOIN**, téléphoniste au 16<sup>e</sup> d'infanterie : a donné, depuis le début de la campagne, des preuves certaines de bravoure.

**Soldat GALLIERE**, 42<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : s'est placé résolument à l'entrée d'un boyau et a empêché par son feu l'ennemi de déboucher au moment d'une contre-attaque.

**Soldat GIZARD**, 42<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : blessé à la main a répondu au médecin-major qui voulait l'évacuer : « Je rejoins ma compagnie, car il me reste une main pour faire le coup de feu. »

**Sapeur ESPINASSET**, brancardier au 71<sup>e</sup> du génie : n'a pas cessé, depuis le début de la campagne, de donner des preuves de dévouement et de courage, en exerçant son emploi de brancardier constamment en première ligne ; a été tué.

**Soldat GRIMAUT**, 2<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : déjà blessé deux fois, le 22 août et le 1<sup>er</sup> décembre, a été blessé à nouveau, le 3 avril, dans son service de guetier de tranchée. A peine pansé, est revenu à son créneau pour y continuer sa faction.

**Sapeur MARTY**, 7<sup>e</sup> génie : excellent sapeur, a toujours donné des preuves de courage et de dévouement. A été blessé, pour la troisième fois, le 4 avril.

**Canonier VINCENT**, 13<sup>e</sup> d'artillerie : blessé une première fois, le 20 mars, en servant sa pièce, se fit panser sommairement et continua son service jusqu'à ce que, le lendemain, il reçut une deuxième blessure, à la suite de laquelle il fut évacué.

**Sous-lieutenant TRAMAIN**, 96<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve de la plus grande énergie, le 7 avril en maintenant ses hommes sous les obus, au cours d'un violent bombardement de tranchée. Fortement contusionné à trois endroits par les éclats d'un projectile de 77, qui, à ses côtés, tua un sergent et blessa un homme ; enseveli en partie et dégagé aussitôt n'en a pas moins conservé le commandement de sa section jusqu'à la fin du bombardement. A seulement alors consenti à se laisser panser.

**Adjudant GATHY**, 1<sup>er</sup> génie : a dirigé et réussi le chargement, le bourrage et la mise de feu d'un camouflet, bien que le travail qui a duré trois heures ait été fait sous la menace constante de l'explosion d'un fourneau allemand dont on entendait faire le bourrage.

**Soldat BRILLAUT**, 115<sup>e</sup> d'infanterie : le 4 avril a fait preuve de qualités exceptionnelles en restant à son poste de guetier pendant une attaque allemande de nuit, précédée d'un bombardement d'une rare violence. A fait à plusieurs reprises usage de son arme contre les ennemis qui s'élançaient dans la tranchée détruite et a vainement contribué à les repousser. Blessé, ne l'a fait constater qu'à la fin de l'action.

**Sous-lieutenant ECOFFET**, 152<sup>e</sup> d'infanterie : grièvement blessé en tête de sa section en débouchant des tranchées pour s'élançer à l'assaut.

**Sous-lieutenant GROS**, 152<sup>e</sup> d'infanterie : très belle attitude au feu ; blessé par une grenade, n'a pas moins conduit sa section dans la tranchée ennemie.

**Caporal AUSSIEIL**, 142<sup>e</sup> d'infanterie : le 7 avril 1915, se trouvant dans un poste d'écoute soumis à un tir violent de bombes ennemis, a su maintenir le calme parmi les hommes qu'il commandait en donnant le plus parfait exemple de courage et de sang-froid. A été tué par l'éclatement d'une bombe qui venait de tomber près de lui, et qu'il avait ressaisie pour la rejeter dans la tranchée allemande.

**Capitaine DE BEAULAINCOURT**, 88<sup>e</sup> d'infanterie : officier doué des plus brillantes qualités militaires. Le 22 août, marchant en première ligne pour renforcer un régiment déjà engagé, a conduit sa compagnie avec son sang-froid, son entraînement et sa vigueur habituels. A fait ouvrir le feu sur la ligne ennemis à 50 mètres, infligeant en un instant, aux Allemands des pertes cruelles. Resté lui-même debout en vrai paladin, est tombé criblé de balles, perdant qu'il encourageait ses hommes.

**Chef de bataillon VAGINAY**, 88<sup>e</sup> d'infanterie : officier supérieur vigoureux et plein d'entraînement. Le 27 août 1914, chargé d'aller prendre position sur un plateau pour faciliter le mouvement d'une brigade, s'est avancé avec la plus grande bravoure, en entraînant son bataillon, est tombé grièvement frappé de quatre balles.

**Capitaine PROU**, 88<sup>e</sup> d'infanterie : officier de grande valeur et d'expérience, aimé et estimé de tous. Le 28 août 1914, ayant été chargé d'opérer un mouvement hardi sur le flanc gauche de l'ennemi, est tombé mortellement frappé en entraînant sa compagnie.

**Lieutenant FRUTIER**, 88<sup>e</sup> rég d'infanterie : blessé à la main a répondu au médecin-major qui voulait l'évacuer : « Je rejoins ma compagnie, car il me reste une main pour faire le coup de feu. »

**Capitaine DERVAUD**, 88<sup>e</sup> d'infanterie : officier très énergique du plus brillant courage et véritable entraîneur d'hommes. Ayan été blessé deux fois, le 22 août et le 7 septembre, et resté chaque fois à la tête de son unité, est tombé mortellement frappé le 9 septembre conduisant sa compagnie à l'attaque d'un bois occupé par l'ennemi.

**Chef de bataillon AUSSET**, 89<sup>e</sup> d'infanterie :

n'a pas cessé, depuis le début de la campagne, de se distinguer et de donner un magnifique exemple depuis le début de la campagne. A été l'objet de deux citations pour sa conduite héroïque. S'est particulièrement distingué à l'assaut d'une localité fortement organisée, le 1<sup>er</sup> mars, en entraînant deux bataillons de son régiment sous un feu très violent d'artillerie et de mitrailleuses.

**Chef de bataillon DIDIER**, 14<sup>e</sup> d'infanterie : blessé le 22 août, revenu au front à peine guéri, s'est particulièrement distingué le 16 février en se lancant à la tête de sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie dans laquelle il a pénétré le premier et le 5 mars en maintenant ses hommes à leur poste de combat, alors qu'une mine allemande venait d'exploser à proximité immédiate, produisant un entonnoir de 20 mètres de diamètre.

**Sous-lieutenant VINCENT**, 7<sup>e</sup> d'infanterie : son commandant de compagnie étant tombé au moment du départ pour l'assaut, a pris le commandement de son unité, a enlevé la tranchée ennemie, s'est emparé de 2 mitrailleuses, a fait de nombreux prisonniers, s'y est maintenu pendant toute la journée sans recevoir de renforts et a assuré la conservation définitive du terrain conquis.

**Sous-lieutenant LANDRIAU**, 23<sup>e</sup> dragons : le 4 novembre, ayant fait vigoureusement progresser son peloton, l'a maintenu avec fermeté sous un feu violent. A pris le commandement de son escadron sous le feu le 10 novembre et l'a exercé brillamment jusqu'au 25 janvier. Le 28 février, blessé légèrement à la tête dès le début de l'action, puis quelque temps après d'une balle qui lui a traversé l'épaule, a continué à exercer son commandement et ne l'a quitté qu'après avoir complètement perdu la partie de sang ; sa section était alors réduite à 6 hommes et un caporal.

**Sous-lieutenant de réserve MORIN**, au 32<sup>e</sup> d'infanterie : a entraîné sa section au feu avec la plus grande énergie. Blessé légèrement à la tête dès le début de l'action, est resté à son poste de commandement sous un feu très violent et a continué à diriger le tir de son unité.

**Sous-lieutenant SARRAT**, 12<sup>e</sup> d'infanterie : officier très méritant, s'est distingué au combat du 29 août, pendant la période du 29 août au 6 septembre, et au combat du 21 septembre, où il a été grièvement blessé.

**Capitaine DE LAVERGNE**, 89<sup>e</sup> d'infanterie :

officier remarquable par sa bravoure et son énergie. Blessé grièvement le 28 février en opposant de sa propre initiative quelques éléments de son régiment à un violent retour offensif de l'ennemi qui a été ainsi enravé.

**Lieutenant HAXAIRE**, 60<sup>e</sup> d'artillerie : officier d'une bravoure et d'un sang-froid à toute épreuve. En a donné de nombreuses preuves depuis le début de la campagne, soit comme lieutenant de batterie, soit dans l'accomplissement de missions spéciales délicates et périlleuses. A très efficacement contribué le 3 mars, à arrêter une violente offensive de l'ennemi par la précision du tir de sa batterie qu'il commandait depuis peu de jours. A par sa belle attitude, sous un feu violent d'artillerie, maintenu dans son personnel, le calme et le sang-froid qui lui ont permis de continuer, dans une situation critique, de remplir sa mission pendant toute une journée.

**Capitaine CHALMETON**, 23<sup>e</sup> dragons : très brillant officier de cavalerie, plein d'allant et d'une remarquable bravoure. Blessé une première fois d'une balle qui lui a traversé la main, est revenu, aussitôt guéri, reprendre le commandement de son peloton. Atteint de nouveau d'un cing balles, le 2 octobre, tandis qu'il couvrait avec ses cavaliers, le déploiement d'une avant-garde.

**Adjudant BERFINI**, 203<sup>e</sup> d'infanterie : ancien de services et faits de guerre. S'est distingué aux combats des 1<sup>er</sup>, 10 septembre et 13 octobre. Belle attitude au feu.

**Adjudant-chef BONNIN**, 30<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier énergique, d'un dévouement absolu ; appartenant à une formation territoriale à, par ardeur naturelle et par amour de la patrie, demandé à partir des premiers sur le front. Chef de section, remarquable par son sang-froid et son entraînement au feu.

**Adjudant-chef SELLENET**, 10<sup>e</sup> d'infanterie : ancien sous-officier de l'infanterie coloniale. Bon et brave serviteur qui s'est très bien comporté depuis le début de la campagne.

**Lieutenant VINCENT**, 23<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : blessé une première fois et non évacué ; blessé de nouveau le 5 septembre 1914 et revenu au corps en décembre 1914, a de nouveau été blessé assez grièvement une troisième fois le 6 mars, en entraînant vaillamment sa compagnie à l'attaque des positions ennemis.

**Sous-lieutenant PARAIRE**, 23<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : très belle attitude au feu. Blessé assez grièvement, le 20 août 1914, et ayant demandé à revenir au corps en novembre,

avant même que sa blessure ne fût entièrement guérie, a de nouveau été blessé grièvement, le 6 mars, en occupant la position ennemie sur laquelle il avait porté des premiers assauts.

**Sous-lieutenant PIERQUET**, 61<sup>e</sup> d'artillerie : déjà blessé le 28 octobre, n'a cessé de se faire remarquer par son courage et son énergie. Ayan le commandement des engins de tranchée, reste constamment dans les tranchées de première ligne où il a été blessé très grièvement d'une balle au ventre le 17 mars.

**Aumônier militaire MARTIN**, groupe de brancardiers d'un corps d'armée colonial : a, depuis le début de la campagne, prodigué son ministère avec un inlassable dévouement et un mépris absolu du danger. S'est employé pendant la nuit du 4 février et aux combats des 23 et 24 février, malgré un bombardement intense, à soulager les blessés. A conduit les équipes de brancardiers là où il savait être des hommes gravement atteints. A sauvé un officier qui sans lui serait resté sur le terrain.

**Chef de bataillon DARDE**, 41<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : pendant les combats des 27 février, et 1<sup>er</sup> et 4 mars, a été merveilleux de calme et de sang-froid à la tête de son unité. Blessé très grièvement en conduisant à l'assaut la section qu'il commandait le 28 août. A eu dans cette circonstance une attitude très brillante.

**Capitaine BAUR**, 31<sup>e</sup> dragons : capitaine déjà ancien de service. A acquis de nouveaux titres depuis le début de la campagne et notamment le 4 mars où il a été blessé.

**Capitaine RENAUD**, 14<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : officier plein de cœur et d'énergie. A exercé dans des conditions particulièremment difficiles le commandement de deux compagnies du bataillon du 21 au 25 février 1915, se distinguant par l'habileté et la décision dont il a fait preuve dans la contre-attaque du 21, et dans la défense d'un village le 22. Malgré des pertes sérieuses, des fatigues et des privations interrompues, a soutenu le moral de ses hommes et rempli complètement sa mission.

**Sous-lieutenant RAULT** au 32<sup>e</sup> d'infanterie : à la tête de sa section a résisté pendant deux heures à l'attaque des forces ennemis presque doubles des siennes. Blessé légèrement à la tête dès le début de l'action, puis quelque temps après d'une balle qui lui a traversé l'épaule, a continué à exercer son commandement et ne l'a quitté qu'après avoir complètement perdu la partie de sang ; sa section était alors réduite à 6 hommes et un caporal.

**Sous-lieutenant JOCKEY**, 14<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : officier modèle, d'un dévouement et d'un zèle que rien n'a ralenti. Pendant les dures journées des 21, 22 et 23 février, a donné constamment le plus bel exemple de courage, d'abnégation et d'activité. Par des travaux de défense habilement exécutés sous le feu à 50 mètres de l'ennemi a évité de nombreuses pertes à sa troupe.

**Caporal GARNIER**, 64<sup>e</sup> d'infanterie : le 24 décembre à l'attaque des tranchées ennemis s'est résolument porté en avant de ses camarades pour charger aux côtés de son chef de section. Celui-ci ayant été tué a continué à marcher de l'avant. A rejoint son commandant de compagnie, et celui-ci ayant été tué est resté seul en avant cherchant toujours à entraîner ses camarades.

**Adjudant MULLER**, 17<sup>e</sup> territorial d'infanterie : combattu très courageusement depuis le début de la campagne. Chaque fois que sa compagnie s'est trouvée en première ligne, s'est offert pour aller en patrouille. Le 23 décembre a volontairement fait partie d'une troupe qui s'est approchée très près d'un petit poste ennemi, recueillant des renseignements intéressants ; cette troupe a essayé au retour des coups de feu qui ont blessé un sergent.

**Caporal FLEURY**, 228<sup>e</sup> d'infanterie : à l'attaque du 17 décembre a guidé et protégé le groupe de sapeurs du génie qui a ouvert la brèche dans le réseau de fils de fer ennemis. Agé de 48 ans et engagé volontaire pour la durée de la guerre, donne chaque jour la mesure de son énergie en trainant, et a également une nuit en allant incendier une meule sous le feu à proximité de l'ennemi.

**Caporal SIEG**, 8<sup>e</sup> groupe cycliste : par son énergie et sa bravoure est un exemple vivant pour tous ses camarades.

**Adjudant ARGIOT**, 30<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier très sérieux qui était adjudant garde magasin au moment de la mobilisation. A demandé à venir sur le front. Commanda sa section avec beaucoup de calme, d'énergie et de sang-froid.

**Sergent RECAMIER**, 75<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve d'un grand mépris du danger en préférant une grande part à faire des prisonniers.

**Soldat FERRARI**, 99<sup>e</sup> d'infanterie : étant chef de patrouille, a fait preuve d'une audace et d'un courage remarquables en n'hésitant pas à traverser un réseau de fils de fer ennemis, afin de pouvoir vérifier si une tranchée allemande était ou non occupée. A rapporté de précieux renseignements.

**Adjudant-chef GALLON**, 8<sup>e</sup> zouaves : nombreuses campagnes antérieures. S'est acquis de nombreux titres depuis le début des opérations.

**Adjudant-chef BOUCLIER**, 58<sup>e</sup> territorial d'infanterie : excellent adjudant ; très intelligent, remplit ses fonctions d'adjudant de bataillon avec beaucoup de dévouement et de zèle. Nombreuses annuités.

**Sergent GUIGUET-DORON**, 27<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier ayant donné plusieurs exemples de bravoure et de dévouement depuis le début de la campagne et proposé à ce titre le commencement de la campagne ; a commandé sa section, puis sa compagnie pendant six semaines avec beaucoup d'énergie et d'autorité.

**Adjudant GUENEC**, 369<sup>e</sup> d'infanterie : ancien sous-officier, rangé, très dévoué. S'est fort bien comporté au cours des divers engagements.

**Sergent LOGÉ**, 27<sup>e</sup> d'infanterie : ancien cavalier d'infanterie coloniale, ayant fait de nombreuses campagnes de guerre. Grade énergique, qui s'est distingué par sa belle attitude et son dévouement.

**Adjudant-chef BORNETTE**, 10<sup>e</sup> d'infanterie : ancien sous-officier de l'armée métropolitaine. Excellent serviteur, énergique et dévoué. S'est très bien comporté depuis le début de la campagne.

**Adjudant CARRE**, 227<sup>e</sup> d'infanterie : très bon chef de section, ayant un calme et un sang-froid complets sous le feu. Tient ses hommes en main et commande avec autorité. Graded très sûr et sur lequel on peut compter.

**Adjudant MILLIERE**, 10<sup>e</sup> d'infanterie : ancien sous-officier de l'armée coloniale. Vigoureux, énergique, a donné de nombreuses preuves d'énergie depuis le début de la campagne à la tête de sa section. Retraité après quinze ans de services. Blessé légèrement le 13 février.

**Adjudant OUDY**, 42<sup>e</sup> d'infanterie : excellent sous-officier sous tous les rapports. Nombreuses annuités. S'est acquis de nouveaux titres pendant la campagne actuelle.

**Adjudant-chef GRAGLIA**, 31<sup>e</sup> d'infanterie : nombreux annuités. S'est acquis de nombreux titres par sa belle conduite dans la campagne actuelle ou il a été blessé deux fois.

**Caporal GARNIER**, 64<sup>e</sup> d'infanterie : le 24 décembre à l'attaque des tranchées ennemis s'est résolument porté en avant de ses camarades pour charger aux côtés de son chef de section. Celui-ci ayant été tué a continué à marcher de l'avant. A rejoindre son commandant de compagnie, et celui-ci ayant été tué est resté seul en avant cherchant toujours à entraîner ses camarades.

**Adjudant MULLER**, 17<sup>e</sup> territorial d'infanterie : combattu très courageusement depuis le début de la campagne. Chaque fois que sa compagnie s'est trouvée en première ligne, s'est offert pour aller en patrouille. Le 23 décembre a volontairement fait partie d'une troupe qui s'est approchée très près d'un petit poste ennemi, recueillant des renseignements intéressants ; cette troupe a essayé au retour des coups de feu qui ont blessé un sergent.

<b

**Caporal GABORIT**, 137<sup>e</sup> d'infanterie : blessé le 8 septembre, d'un coup de baïonnette au poignet n'a pas voulu être évacué, disant qu'il ne se ferait pas porter malade tant qu'il y aurait un Allemand en France. A l'attaque du 19 novembre, est sorti le premier de la tranchée, entraînant son escouade. Ayant reçu l'ordre de rentrer, est resté seul sous le feu, s'est mis à genou et n'est rentré qu'après avoir épuisé toutes les cartouches de son magasin. Caporal aussi brave que modeste.

**Adjudant-chef STRABONI**, 62<sup>e</sup> d'infanterie : excellent sous-officier. Très sûr. Serviteur très dévoué. Homme de devoir, a parfaitement conduit sa section en route et au combat. Très courageux, a beaucoup d'allant. A 16 ans de services.

**Adjudant GUILLOIS**, 19<sup>e</sup> d'infanterie : mobilisé le 2 août. A, dans la journée du 3 février 1915, à dix heures, été enlever 200 pétards à la mélinite posés en avant de la tranchée française de première ligne. Excellent sous-officier, énergique, conduisant admirablement sa section.

**Sergent DESANDRÉ**, 64<sup>e</sup> d'infanterie : médaille colonial. Médaille de sauvetage. Trois citations à l'ordre du régiment de sapeurs-pompiers de Paris pour actes de dévouement. Fait la campagne depuis le 3 décembre. Beau sous-officier, vigoureux, solide, servant très bien.

**Adjudant BERNARD**, 64<sup>e</sup> d'infanterie : fait la campagne depuis le début. S'est distingué dans le relèvement des blessés. A été porte-drapeau du 28 septembre au 27 octobre. Homme de devoir, toujours prêt, toujours debout, que rien n'arrête ni n'étonne. Sous-officier modèle, commandant d'une manière parfaite. Très méritant.

**Adjudant-chef THIVRIER**, 139<sup>e</sup> d'infanterie : excellent sous-officier. Remarquable chef de section du temps de paix. Énergique, brave, résolu, entraîneur d'hommes. A été grièvement blessé à la tête de sa section le 14 août. A rejoint le front en janvier et commande énergiquement sa section aux tranchées.

**Adjudant ESTRADE**, 139<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier très énergique, excellent chef de section. Relevant à la mobilisation d'une maladie grave, est parti avec sa compagnie. Très brave au feu, entraînant ses hommes, a été le 14 août, très grièvement blessé.

**Adjudant-chef MAREY**, 8<sup>e</sup> de marche de tirailleurs : sous-officier d'élite, qui a déjà été l'objet d'une proposition spéciale au Maroc et qui ne cesse de faire preuve d'un zèle et d'un dévouement à toute épreuve.

**Adjudant LACOSTE**, 121<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier ancien qui, depuis le début de la guerre, a partout et en toutes circonstances accompli son devoir.

**Adjudant MESNARD**, 72<sup>e</sup> territorial d'infanterie : ancien adjudant retraité, compte dix-huit années de service actif. Employé depuis les débuts de la mobilisation au service de l'approvisionnement. Sous-officier des plus sérieux, très digne et de confiance absolue.

**Adjudant COURT**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : excellent sous-officier, énergique, très bon chef de section, très bien noté, s'est très bien conduit au feu. Blessé deux fois.

**Soldat MARTIN**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : excellent soldat, a fait preuve de beaucoup de courage et d'entrain dans les fonctions de brancardier auxiliaire, fonctions qu'il remplit depuis le début de la campagne.

**Sous-chef de musique DAUTREMEPUIS**, 140<sup>e</sup> d'infanterie : sous-chef de musique actif et zélé. A rendu d'excellents services depuis le début de la campagne, aussi bien dans ses fonctions spéciales qu'à la tête des brancardiers du régiment.

**Adjudant-chef FAVRE**, 30<sup>e</sup> d'infanterie : ancien de services. Très bon sous-officier. A été blessé.

**Adjudant-chef BAROT**, 3<sup>e</sup> de marche du 1<sup>er</sup> étranger : excellent sous-officier, sérieux et dévoué. Très zélé dans ses fonctions d'adjoint de bataillon. Très méritant.

**Adjudant CHOUVET**, 99<sup>e</sup> d'infanterie : excellent sous-officier, blessé une première fois, est revenu au front à peine guéri. A été blessé une deuxième fois dans les tranchées.

**Adjudant VIOLY**, 99<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier très énergique et plein d'entrain, choisi pour commander une section de mitrailleuses. Blessé a rejoint le régiment dès que possible. Excellent serviteur.

**Adjudant GARNIER**, 22<sup>e</sup> d'infanterie : a reçu deux blessures au combat du 4 septembre 1914. Revenu au front le 3 novembre, n'a pas

cessé depuis cette époque d'être un modèle de courage et de dévouement.

**Adjudant-chef PÉCHON**, 228<sup>e</sup> d'infanterie : nombreuses amitiés. Sous-officier ancien, maître d'armes. Très bon chef de section, consciencieux et énergique. Très méritant.

**Adjudant DELETTRE**, 319<sup>e</sup> d'infanterie : retraité le 11 septembre 1909 après 15 années de services, est entré en campagne avec le régiment le 9 août. Homme de devoir, chef de section accompli. S'est signalé par sa belle attitude au feu et s'est distingué tout particulièrement par sa belle conduite le 17 décembre où, blessé, il a maintenu pendant 14 heures sa section sous le feu et n'est rentré dans les lignes qu'après en avoir reçu l'ordre.

**Adjudant-chef SILHOL**, 226<sup>e</sup> d'infanterie : s'est très bien comporté comme chef de section pendant la campagne. A commandé sa compagnie pendant une vingtaine de jours (fin septembre et commencement d'octobre). Nombreuses amitiés.

**Adjudant-chef BRUDER**, 361<sup>e</sup> d'infanterie : excellent sous-officier qui montre beaucoup d'activité dans son service et a rendu les plus grands services en assurant les approvisionnements du régiment dans des circonstances difficiles. Nombreuses amitiés.

**Adjudant VOIR**, 355<sup>e</sup> d'infanterie : excellent sous-officier. Tenue parfaite. Blessé le 6 septembre, donne partout l'exemple. Très crâne et très énergique.

**Adjudant LARROUY**, 354<sup>e</sup> d'infanterie : venu volontairement de la garde républicaine et versé primitivement dans un régiment territorial à demandé à passer dans un corps actif. Très énergique, très bel esprit militaire, remplit ses fonctions avec zèle et intelligence. Toujours prêt à organiser des patrouilles dont il prend le commandement. Excellent sous-officier, chef de section.

**Adjudant BITZ**, 307<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier de l'active de premier ordre, ayant déjà fait campagne en Algérie. A rendu, au cours de la présente campagne, les meilleurs services comme adjoint à l'officier d'approvisionnement. Versé dans une compagnie, se conduit vaillamment dans le service des tranchées de première ligne. Alsacien, sujet très méritant.

**Sergent AUGST**, 18<sup>e</sup> territorial d'infanterie : 15 ans de services dans l'armée active. Sous-officier énergique et expérimenté qui a fait preuve, en maintes circonstances, du plus grand courage au cours de différents combats. Est toujours prêt à marcher pour diriger les patrouilles de nuit.

**Adjudant VAGNER**, 22<sup>e</sup> territorial d'infanterie : présent au front dès la mobilisation. A assisté à toutes marches et combats du régiment. Sert avec énergie.

**Adjudant-chef DASPRES**, 3<sup>e</sup> tirailleurs algériens : blessé en septembre en portant l'ordre à sa compagnie de partir à l'assaut d'une tranchée allemande. Malgré sa blessure et de vives souffrances, il voulut accomplir sa mission et ne se laissa évacuer qu'à la fin du combat. Excellent serviteur.

**Sergent QUILLIER**, 112<sup>e</sup> d'infanterie : n'a cessé de manifester de belles qualités militaires et a fait preuve d'une audace peu commune dans la journée du 17 janvier. Le lendemain, a organisé avec un rare sang-froid la défense d'une tranchée reprise.

**Adjudant-chef COLLONG**, 58<sup>e</sup> d'infanterie : très bon sous-officier, excellent serviteur, chef de section énergique. Alsacien-Lorrain, réfractaire, engagé à la légion. A demandé à être affecté à un corps de France, à la mobilisation, supposant que la légion ne serait pas appelée à combattre en France. Blessé le 10 septembre. Fait prisonnier, a réussi à s'évader et à rejoindre les lignes françaises trois jours après.

**Adjudant-chef DE PETRICONI**, 3<sup>e</sup> d'infanterie : blessé au combat du 14 août. Vieux sous-officier, très digne, très méritant.

**Adjudant-chef CASTELLANI**, 61<sup>e</sup> d'infanterie : excellent sous-officier, courageux, énergique, dévoué et plein d'initiative. S'est particulièrement distingué au combat du 20 août 1914 où il a été blessé. A rejoint le front aussitôt après sa guérison.

**Adjudant-chef SQUARCIONI**, 141<sup>e</sup> d'infanterie : très bon adjudant-chef, commande sa section avec une grande fermeté et beaucoup d'autorité. A fait preuve depuis le début de la campagne de beaucoup de vigueur, de bravoure personnelle et d'allant. Sous-officier très méritant.

**Adjudant ESPERET**, 40<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier hors ligne, d'une intelligence rare, d'un dévouement à toute épreuve. Cité à l'ordre de l'armée pour sa bravoure.

**Adjudant VAISSADE**, 76<sup>e</sup> d'infanterie : excellent sous-officier de réserve. A toujours montré le plus grand courage au cours des différentes actions auxquelles il a pris part ; notamment en pénétrant à la tête de sa section dans une tranchée allemande.

**Adjudant-chef MAHÉ**, 328<sup>e</sup> d'infanterie : a participé à la campagne, dès le premier jour, s'est fait remarquer par son zèle et son entendement des choses militaires, notamment au combat du 26 septembre. Chef d'une section de mitrailleuses depuis décembre, n'a cessé de montrer une grande ardeur et le plus vif esprit d'observation ; hardi et plein d'initiative, a su conduire sa section dans les moments et les endroits les plus difficiles avec une autorité, une compétence, qui ont prouvé qu'il était un chef de section de mitrailleuses à la hauteur de toutes les situations.

**Adjudant WREGE**, 331<sup>e</sup> d'infanterie : chef de section modèle, d'une bravoure, d'une énergie et d'un dévouement à toute épreuve. S'est distingué au cours des combats de la fin d'octobre et pendant la longue période que le régiment a passé aux tranchées.

**Adjudant BRIOU**, 313<sup>e</sup> d'infanterie : a de nombreuses campagnes, s'est très bien comporté depuis le début de la guerre, a commandé sa section avec beaucoup d'énergie les 3, 4 et 5 mars 1915.

**Sergent LAHURE**, 94<sup>e</sup> d'infanterie : engagé volontaire pour la durée de la guerre. Arrivé sur le front le 23 décembre 1914, s'est distingué depuis dans toutes les occasions par sa vigueur, son énergie entraînante et l'excellent exemple qu'il n'a cessé de donner à ses camarades. Soldat modèle.

**Sergent THOMAS**, 331<sup>e</sup> d'infanterie : très bon sous-officier, arrivé au corps le 3 octobre comme volontaire venant d'un régiment territorial. A presque toujours commandé une section depuis son arrivée au front. A été cité à l'ordre du régiment. Toujours au premier rang, toujours volontaire pour les missions dangereuses. Très méritant.

**Adjudant LEFEVRE**, 19<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : depuis le début de la campagne a montré à plusieurs reprises une grande bravoure et de réelles qualités d'entraîneur d'hommes. Le 14 décembre, blessé, est resté sur le terrain jusqu'à la nuit sous un feu violent, à côté de quelques autres blessés qu'il a réussi ensuite à ramener avec lui. A peine guéri est revenu sur le front en refusant un congé de convalescence. Sujet d'élite.

**Soldat musicien NOTEBOOM**, 31<sup>e</sup> d'infanterie : excellent soldat, très dévoué et très brave. Depuis le commencement de la guerre actuelle, ne cesse de donner l'exemple de la discipline, du sang-froid et du dévouement le plus absolu, et se prodigue dans tous les services qui lui sont commandés.

**Adjudant BRISSET**, 4<sup>e</sup> d'infanterie : très bon sous-officier, intelligent, énergique, s'est très bien comporté dans toutes les affaires auxquelles il a pris part, a eu à commander sa compagnie à deux reprises différentes en septembre. Très ancien de services et très méritant. Vient des adjudants d'un régiment étranger ; a demandé à faire campagne en France.

**Adjudant-chef DEBRIL**, 16<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : sous-officier très consciencieux. Remplit à la grande satisfaction du chef de corps les fonctions d'adjoint de bataillon. Le 6 août, au début de la campagne, a eu, comme chef de section l'occasion de faire preuve d'un grand courage en entraînant sa section à l'attaque sous un feu violent de l'ennemi.

**Adjudant-chef VEYS**, 16<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : le 6 août est venu spontanément se mettre à la disposition d'un commandant de compagnie marchant à l'ennemi, disant à cet officier : « Je ne pourrai peut-être pas remplacer un de vos chefs de section, mais au moins vous servir d'agent de liaison. » Au cours de l'action, a été blessé très grièvement en relevant le commandant du détachement blessé et sur le point de tomber aux mains de l'ennemi.